

quence. Le temps ! mais c'était tout pour moi ! Le ballon montait toujours ; le froid devenait de plus en plus piquant ; j'étais bien vêtu et le fou était sans vêtement. Mon salut n'était donc qu'une question de temps. Il ne s'agissait que d'atteindre au moment ou mon ennemi, vaincu par le froid, serait à ma discrétion. Mais il m'interrompit au milieu d'une phrase, en me disant d'un air hébété :

— Ah ! tu ferais tout ce que tu dis-là !

Il accompagna ces mots du rire le plus hideux, du regard le plus farouche qu'on puisse imaginer.

— Tu as raison, continua-t-il, je n'avais pas songé à cela. Mais... attends... j'ai une idée... Avant de te jeter par-dessus le bord de la nacelle, si je t'étranglais ? tu ne dirais rien au docteur Van Espen....

Je frissonnai, et mes cheveux se hérissèrent à soulever mon chapeau. Le fou se baissa et ramassa un bout de corde oublié dans le fond de la nacelle. Pendant qu'il faisait un nœud coulant, et qu'il l'essayait pour s'assurer qu'il glissait bien le long de la corde, je me hâtai de déchirer une feuille du calpin où je devais consigner mes observations aériennes, ce que cet enragé m'avait empêché de faire. J'écrivis quelques mots au hasard, et pliant la feuille en forme de lettre, j'allongeai le bras au delà du bord de la nacelle.

— Tiens, lui dis-je, et cette fois j'étais furieux, si tu bonges d'où tu es maintenant, si tu fais le moindre mouvement pour te rapprocher de moi, je desserre les doigts et je laisse tomber cette lettre à l'adresse du docteur Van Espen.

Je n'attendais pas un grand effet de cette menace. Cependant le fou demeura immobile et comme pétrifié à sa place. C'est que le froid que j'invoquais depuis si longtemps venait enfin à mon aide. Le ballon s'élevait toujours avec rapidité, de sorte que nous étions arrivés à une hauteur telle que nous ressentions un froid de dix ou douze degrés. Vous figurez-vous notre homme sans aucun vêtement, exposé à une pareille température ? Il grelotta, devint violet, puis s'engourdit, et enfin tomba comme une masse au fond de la nacelle ; une torpeur somnolente et mortelle s'était emparée de lui. Alors je n'eus plus rien à craindre et j'avoue qu'il était temps.

Une fois le maître de diriger notre embarcation aérienne, l'ascension s'arrêta promptement, et notre descente s'effectua huit heures après notre départ, au beau milieu des jardins d'une maison de fous de Londres. Nous étions à Bedlam ; nous ne pouvions pas mieux tomber. Sur ma recommandation pressente, on s'empara de mon compagnon à demi mort et devenu doux et soumis comme un agneau. J'ai su depuis que cette ascension vers la lune lui avait rendu la raison.

Je m'empresse de vous le faire savoir, afin que si dans vos connaissances il se trouve quelque cerveau féfé, vous puissiez lui conseiller la même expérience. Seulement, ne comptez pas sur moi pour l'accompagner.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L'homme maigre et pâle, et de plus estropié.

E. D.



LA MEILLEURE PART,

PAR

M. G. DE LA LANDELLE.

NEW-YORK,
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR,
73 FRANKLIN STREET.
1856.

LA MEILLEURE PART.

I.

VENTE A LA CRIÉE.

Au fond d'une vaste cour du Faubourg Poissonnière, on vendait à la criée le modeste mobilier de Joseph Roverin.

La longue maladie et la mort de sa jeune femme avaient été suivies pour lui d'une incapacité complète de travail ; son crédit, ses ressources de toute nature, étant épuisés, il s'exécutait de bonne foi, sans qu'aucun procès ou jugement fût intervenu ; ses créanciers eux-mêmes étaient touchés de son sort.

Il assistait à la vente, mais, en vérité, sans avoir notion de ce qui se passait autour de lui.

Un bandeau vert sur les yeux, car il était menacé de perdre la vue, pâle, immobile, dévoré par une fièvre lente, c'était pitié de le voir assis entre ses deux enfants vêtus de deuil, une petite fille de dix ans, un petit garçon de quatre ; c'était pitié d'entendre les bonnes gens du quartier raisonner des infortunes de sa famille.

Depuis plus de quinze ans, Joseph Roverin habitait la maison, et, par sa conduite exemplaire, il avait mérité l'estime générale.

— Ah ! quel malheur pour lui d'avoir quitté son village ! dit le marchand charbonnier, mieux au courant que personne de sa vulgaire biographie. Il ne se serait pas ruiné la santé à travailler nuit et jour pour en venir où il en est ! Au lieu d'être un pauvre monsieur, il serait un riche paysan et partagerait l'aisance de son frère Gervais.

— Ce Gervais-là est donc un bien mauvais cœur ! s'écria la fruitière, l'une des bonnes langues du coin.

— Non ! non ! Et au contraire ! repartit vivement le charbonnier ; je gagerais qu'il ne sait rien de ce qui arrive ici.

Ah ça ! hé !... pourquoi M. Roverin ne s'adresse-t-il point à lui au lieu de vendre ses meubles !

— D'abord, Gervais est aussi père de famille maintenant ; et puis, M. Joseph étant l'aîné, a été favorisé de tout temps par le père Roverin, qui le destinait à être prêtre ; mais à vingt ans, il ne s'est pas senti de vocation, de manière qu'il est venu à Paris comme précepteur. Pendant que Gervais gardait les vaches, M. Joseph étudiait à la ville ; pendant que Gervais allait tout bonnement à l'école du bourg, M. Joseph apprenait le latin au petit séminaire. Le bonhomme Roverin a dépensé pour son éducation plus de trois mille francs écus, en maîtres et en livres de toutes sortes ; et cet argent-là n'a jamais rien rapporté à la famille. Gervais, dans le même temps, était valet de ferme, il menait la charrette, il travaillait aux champs ; il avait bien droit d'hériter de la métairie.

Tout ce que disait le marchand de charbon était d'une rigoureuse exactitude ; mais il n'ajoutait pas que Joseph, reconnaissant des nombreux sacrifices de sa famille, avait noblement résolu de ne jamais recourir à elle et, quel que fût son sort, de ne s'en plaindre jamais.

Tandis que la terre, comme une tendre nourrice, prodiguait ses bienfaits à Gervais le cultivateur, Joseph luttait avec courage sur l'ingrat

pavé de Paris. Sa place de précepteur lui ayant fait défaut, il fut tour à tour, non sans de fréquents chômages, commis de magasin, maître d'études dans des pensionnats de troisième ordre, teneur de livres chez de petits commerçants et répétiteur de latin.

Tandis que Gervais se levait de bon matin, mais se couchait de bonne heure, humait à pleins poumons le grand air et mangeait de vaillant appétit la plus saine nourriture, travaillant des bras et vivant sans inquiétudes, Joseph, non moins matinal, veillait chaque nuit, la plume à la main, pour tenir en ordre une indéchiffrable comptabilité ; il respirait l'air vicié d'une mansarde, brûlante en été, glaciale en hiver, manquait d'exercice, et, accablé de soucis, usait sa jeunesse en d'incessantes douleurs.

Sa position s'améliora néanmoins, il put élever le prix de ses répétitions ; il n'en eut que plus d'écoulement et n'en fut payé que plus régulièrement. D'un autre côté, l'établissement dont il tenait les livres à la lueur de sa lampe économique, ayant tout à coup pris une certaine extension, le patron doubla ses émoluments. Grâce à son ordre méticuleux, Joseph se vit enfin à la tête de quelques épargnes.

N'oubliant pas que son éducation avait coûté bien plus cher que celle de Gervais, il se hâta de distraire une partie de son petit pécule pour envoyer des cadeaux à son frère, à ses jeunes neveux et à leurs sœurs, — cadeaux qui furent les bien-venus, mais reçus un peu comme l'acquit d'une vieille dette. Joseph fit bien ; il connaissait à fond l'esprit des paysans, qui ne soupçonnent guère que leur existence soit, la plupart du temps, préférable à celle d'un monsieur en habit noir. Que de fois pourtant le pauvre latiniste avait répété en soupirant le vers fameux :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas!
Trop heureux, s'ils savaient combien leur sort est doux.
Les laboureurs!

On reçut bientôt au pays la bonne nouvelle que Joseph allait se marier.

Il épousait une excellente personne dont la condition ressemblait beaucoup à la sienne. Maîtresse de piano et voisine du jeune répétiteur, elle avait passé à peu près par les mêmes phases que lui. Seulement née Parisienne et ne connaissant que Paris, elle avait supporté ses jours de crise avec une insouciance gâtée qui

manquait au fils aîné du vieux fermier Roverin. Elle aussi était parvenue à réaliser de légères économies, Dieu sait au prix de quels sacrifices.

Joseph l'aimait en silence depuis près de trois ans. Elle, pour sa part, avait remarqué la bonne tenue et la conduite rangée de son voisin.

Le mobilier que l'on vendait à la criée maintenant avait été leur acquisition commune à l'époque de leur mariage et de leur déménagement pour l'étage immédiatement inférieur aux deux mansardes. La noce, qui eut lieu le samedi, n'interrompit que pour vingt-quatre heures la tenue des livres, les répétitions de latin et les leçons de musique ; mais de l'union de ces diverses ressources résulta une aisance comparative.

M. et Mme Joseph Roverin vécurent sans dettes durant quelques années ; la naissance de Clarisse, leur premier enfant, ne les obéra même pas, tant cet événement heureux avait été prévu avec sollicitude. Leur joie ne fut mélangée d'aucun embarras, et quiconque s'intéressait à eux put se réjouir de leur modeste part de bonheur.

C'est une banalité de dire qu'aucune position, qu'aucune fortune n'est à l'abri des revers ; mais si toutes les existences humaines sont aléatoires, il en est de si fragiles, qu'elles sont brisées par le premier souffle de l'adversité.

Clarisse, dont la naissance avait été accueillie avec tant d'espoir, la pauvre enfant que nous voyons à cette heure vêtue de deuil et pleurant à côté de son malheureux père, devait être l'aînée d'une famille, hélas ! beaucoup trop nombreuse. De ses frères et sœurs, un seul, le petit Pierre-Paul, avait survécu. Après avoir soigné successivement quatre enfants morts entre ses bras, Mme Roverin mourut elle-même de douleur et de fatigue.

Ces quelques lignes sont le résumé de quatre années d'angoisses, de tortures et de privations de tous genres.

Les leçons de piano cessant, l'équilibre fut rompu entre les recettes et les dépenses, que les maladies et les deuils rendaient plus fortes, Joseph Roverin essaya de suppléer à tout : il dormait à peine ; il s'était fait copiste, et, après sa tenue de livres, il s'épuisait à transcrire des manuscrits. La mort fauchait ses enfants, sa femme s'éteignait ; il fut atteint d'une ophthalmie

compliquée de fièvres du caractère le plus alarmant.

Alors, se sentant incapable de résister plus longtemps à la mauvaise fortune, il voulut au moins acquitter ses dettes avant d'aller demander asile à son frère Gervais.

Malgré l'indifférence inévitable qui résulte dans les grandes villes du mouvement rapide des affaires, du peu de relations qu'ont entre eux les habitants d'un même îlot, du renouvellement continu de la population d'un même quartier ou d'une même maison, le sort de Joseph Roverin émut tous ses voisins, pour la plupart ses créanciers. Et ceux qui la veille encore étaient les plus durs envers lui, touchés maintenant de ce qu'ils entendaient dire se reprochaient leur impatience, si légitime, si excusable qu'elle fut.

Dans la cour, sur le trottoir, dans la rue, où s'aggloméraient les curieux, c'était donc un concert de murmures sympathiques. Pas une voix ne s'élevait contre Joseph Roverin.

Le boulanger, le boucher, la laitière, dont les mémoires avaient un an de date, le menuisier, à qui étaient dues encore trois bières sur cinq, la blanchisseuse et la fruitière, coupables toutes deux de bien des médisances, répétaient à qui les voulait entendre les propos de l'honnête marchand de charbon.

— Moi, dit le porteur d'eau qui descendait des étages supérieurs, il m'est dû six mois, mais j'aimerais mieux mettre mes seaux en gage que de les recevoir.

Et là-dessus le bon Auvergnat sortit de la maison. Par bonheur, il avait été entendu par le propriétaire, homme charitable qui se promit de lui revaloir ce sacrifice à l'époque des étrennes.

L'épicier tirant son mémoire de sa poche, y jeta les yeux ; l'huile à brûler représentait seule la moitié de la dette :

— C'était pour travailler la nuit, dit-il, rayons cet article.

Le sucre venait ensuite :

— C'était pour les tisanes de ses malades : bah ! effaçons le sucre !

La double soustraction faite, le reste de la note était si peu de chose qu'il la déchira.

Il resta dans la cour cependant, car il y était venu plutôt en acheteur qu'en créancier ; et, comme une bonne action dilate le cœur, il éprouva un sentiment de satisfaction si triste et si doux à la fois, qu'il voulut faire mieux.

On criait une paire de chandeliers en faux bronze, représentant Fanchon la Vielleuse et un petit savoyard avec sa boîte à marmotte ; l'enclère montait à six francs.

— Douze francs ! fit l'épicier.

— Mais pour dix on a les pareils tout neufs ! objecta la portière.

— Ceux-ci, répartit l'épicier, ont appartenu à Mme Roverin !

Un murmure approbateur suivit cette réponse et la paire ayant été adjugée au digne homme, il s'en alla les porter à sa femme :

— Minette, dit-il tout rayonnant, je viens de la vente où j'ai fait une fameuse affaire, va !

Madame l'épicière, jeune et jolie femme, coquette jusqu'à la légèreté, sage encore, mais romanesque et passablement lasse de son gros mari qu'elle avait épousé l'année précédente, fit une moue dédaigneuse. A la vérité, les chandeliers étaient ternes et presque malpropres, car, depuis la mort de Mme Roverin, tous les ustensiles du ménage, naguère étincelants, n'étaient plus même époussetés. Mais l'épicier posa sur le comptoir, entre les chandeliers, sa note déchirée en deux, et raconta simplement ce qu'il venait de faire. Sa femme lui sauta au cou en s'écriant :

— Je ne te connaissais pas, mon ami.

Pour la vie, elle avait cessé de trouver les paletots blancs, les sous-pieds vernis et les lorgnons carrés des objets ravissants, les tabliers de toile bleue et les casquettes de loutre ridicules.

— A mon tour, dit-elle, d'aller à la vente !

— Lorsqu'elle fendit la foule, ses amies et connaissances la complimentèrent des derniers mots de son mari.

— Rien de tel que le bon exemple, ajouta la fruitière, tout ce qui a appartenu à ces pauvres Roverin monte que c'est un charme, et chacun de nous réduit son mémoire au plus juste.

— Mon mari a déchiré le nôtre, repliqua l'épicière avec fierté.

— Tout le monde n'est pas des richards comme vous ; c'est égal, vous êtes de braves gens !

L'épicière, piquée d'honneur, imita et dépassa son mari ; elle revint au logis chargée de dépouilles chèrement acquises, mais qu'elle ne paya pas trop, puisque son ménage est, depuis lors, un ménage modèle. Les galants mugnets qui fréquentaient si volontiers le comptoir de la

belle Césarine, découragés par sa froideur, disparurent fort vite. La bonne renommée du magasin s'accrut, les affaires en allèrent mieux ; — mais nous n'avons pas mission de décrire les félicités commerciales et domestiques dont la boutique d'épicerie fut le théâtre.

Le tailleur, le marchand d'étoffes, la couturière, à découvert du prix des vêtements de deuil des Roverin, achetèrent à leur juste valeur le berceau, la commode et la grande armoire. Le cordonnier en vieux s'arrangea des chaises.

Les bagatelles même furent passablement vendues, grâce à l'émulation inespérée de tous les assistants. Mais enfin, l'on mit à prix, à bien bas prix l'unique objet de luxe qu'eussent jamais possédé M. et Mme Roverin, c'est-à-dire un excellent piano à queue, de la plus grande dimension et représentant à lui seul une somme égale à la valeur de tout le reste.

Au temps de sa courte prospérité, quand Mme Roverin commençait à donner des leçons à de riches écolières, telles, par exemple, que Mlle Ismène de Lersant, elle avait jugé indispensable d'avoir le meilleur instrument possible. Son mari l'approuva, l'acquisition du magnifique piano eut donc lieu, et, sur les quinze cents francs qu'il valait, quatorze cents étaient déjà payés à l'époque où les revers commencèrent. Les derniers cent francs ne furent plus disponibles une seule fois. Parmi les créanciers se trouvait donc un commis représentant les intérêts du gros fabricant, son patron, beaucoup trop occupé pour venir en personne.

— Cent cinquante francs ! dit le crieur.

Les bonnes gens qui avaient acheté les menus meubles s'entre-regardèrent avec découragement. Tous les petits bourgeois susceptibles d'acquiescer un piano en avaient déjà, ou, malgré le bon marché, n'auraient su où loger celui de Mme Roverin. Il fallait être artiste comme elle pour se résigner à sacrifier le meilleur tiers d'un étroit salon à un instrument de pareille taille.

— C'est quatre fois trop grand !... Quel dommage ! Combien a-t-il coûté ? Que vaut-il bien ?

— Mais, tel qu'il est là, un bon millier de francs.

— Et on le crie à cent cinquante !

— Que voulez-vous, c'est de mauvaise délicate.

Le commis du fabricant, sûr de faire un excellent marché, répondit à l'offre !

— Cent cinquante, je les donne.

Un cri déchirant se fit entendre alors ; Clarisse se s'élançait vers le meuble, étendait ses petits bras et fondait en larmes :

— Le piano de maman ! son piano qu'elle aimait tant, mon Dieu ! mon Dieu !

La douleur touchante de la petite fille pénétrait tous les cœurs ; mais ne fallait-il point que le piano fût adjugé ? Chacun savait que Joseph Roverin comptait partir de Paris avec ses deux enfants immédiatement après la vente. Déjà ses malles étaient faites ; il était assis sur la plus grande et serrait contre sa poitrine le petit Pierre-Paul, dont les yeux noirs se fixaient, étonnés, sur la foule qui remplissait la cour.

— Cent cinquante francs, répéta le crieur, personne ne dit rien ?

On suppliait le propriétaire d'encherir ; le digne homme, rempli d'ailleurs des plus louables intentions, avait un piano tout semblable.

— On va vendre cela pour une bouchée de pain ! quel malheur !... , disait-on.

— Deux cents ! s'écria tout à coup un nouveau venu sur qui se fixa l'attention générale.

Vêtu avec une recherche affectée, ganté de frais et porteur de deux épais sourcils noirs qui eussent admirablement convenu pour le rôle de Barbe-Bleu, *Vicente*, ou en français Vincent, baron de Minalès, était un homme du même âge que Joseph Roverin, bien qu'il parût beaucoup plus jeune. Son extérieur ne plût à personne ; heureusement il encherissait ; c'était toujours cinquante francs et quelques moments de gagnés.

Le commis de recettes qui avait parlé le premier calcula ses ressources : — J'ai tout juste à moi, cent écus, se dit-il. Je mettrai ma montre au mont-de-piété ; avant un mois j'aurai réalisé six ou huit cents francs de bénéfices.

— Trois cents ! s'écria-t-il dans l'espoir de prévenir l'arrivée d'encherisseurs redoutables.

Qu'on ne lui fasse pas un crime de son esprit de spéculation. Elevé dans le commerce, pour le commerce, il usait de l'occasion, mais n'abusait pas ; il avait d'ailleurs des charges fort lourdes qu'il portait honorablement, et sa pitié filiale aurait pu, au besoin, lui servir d'excuse. Personne n'eut seulement la pensée de le blâmer.

Depuis cinq minutes, le commissionnaire du coin, brave garçon qui n'avait rien pu acheter, courait à perdre haleine chez un luthier de sa connaissance, en se reprochant de n'en avoir pas eu l'idée plus tôt.

Vincent de Minalès proposa trois cent un francs !

— Avare voleur murmurèrent quelques bonnes âmes, la fruitière et la blanchisseuse entre autres.

Le commis de recette soupira :

— Si j'avais su, pensa-t-il, j'aurais au moins fait durer l'enchère dans l'intérêt des vendeurs.

Clarisse pleurait et criait ; son petit frère comme il arrive aux enfants, pleurait et criait aussi. Joseph Roverin, jusqu'alors étranger à tout, tressaillit, rentra dans la situation et tacha d'apaiser ses enfants. Lui-même il partageait la pénible émotion de Clarisse.

S'approchant à tâtons du meuble précieux que sa compagne avait tant aimé, il y posa les mains ; au-dessous de son bandeau, l'on vit couler deux grosses larmes.

Les hommes agglomérés valent toujours beaucoup moins ou beaucoup mieux que pris isolément. Une sorte de magnétisme morale agit sur les masses. Elles se laissent entraîner et enthousiasmer là où les individus resteraient inertes ou froids. Elles se portent plus aisément aux excès et aux violences ainsi qu'aux actes de générosité. Le public des représentations théâtrales, les assemblées délibérantes, les groupes insurrectionnels, les réunions de troupes sur les champs de bataille offrent de fréquents exemples de ce phénomène. Il n'est pas d'expression plus juste que le mot *électriser* appliqué aux foules qu'une parole, qu'un cri, qu'un geste, vont agiter profondément. La sensibilité surtout est contagieuse, et l'indignation se propage avec une puissance étrange.

— J'ai dit trois cent un francs, répéta Vincent de Minalès.

De sourds grognements lui répondirent.

— Cette voix !... Je crois reconnaître cette voix ! murmura Joseph Roverin.

Mais il était privé de l'usage de ses yeux aussi l'homme aux sourcils noirs ne craignit-il point d'insister pour qu'on lui adjugeât le piano.

La rumeur devint presque menaçante : Minalès haussa les épaules, et, comme il était dans son droit, le crieur reprit à regret :

— Trois cent un francs !... personne ne dit rien ?

Une clameur soudaine retentit au milieu des applaudissements, des trépignements et des huras

De l'extrémité de la rue, une femme s'était écriée :

— Quinze cents francs !

Répété au dehors, répété par tous les assistants, ce cri précéda d'une minute entière celle qui l'avait proféré.

Le commissionnaire, transporté de joie, introduisit enfin une jeune dame qui descendait de calèche et traversa la cour d'un pas rapide.

— Madame la marquise de Ponthervé ! dit entre ses dents le baron Vincent de Minalès, éclipsons-nous.

Et à la faveur du tumulte, il s'esquiva.

II.

SÉPARATION ET ADIEUX.

La marquise de Ponthervé, née Ismène de Lersant, faisait on ne sait quelles emplettes chez le luthier du faubourg, lorsque le commissionnaire entra tout essouffé :

— Venez vite, patron ! dit-il, le beau piano de Mme Roverin va être adjugé pour cent cinquante francs !... Par pitié, venez vite !...

Il n'avait pas fini de parler que la jeune femme était en voiture, indiquait au cocher l'adresse de son ancienne maîtresse de musique et lui ordonnait d'aller grand train :

— Que se passe-t-il donc, ma bonne amie ? demanda un vieillard fort cassé à demi couché dans la calèche.

Au lieu de répondre, Ismène, qui ne s'était point assise, agitait son mouchoir brodé en criant déjà :

— Quinze cents !... quinze cents francs !...

Et le commissionnaire, tout en courant sur le trottoir, répétait à pleine voix le cri qui contraignit si à propos à se désister M. le baron Vincent de Minalès.

Un profond silence succéda aux clameurs dès que la marquise se fut approchée du piano.

— C'est vous, madame, qui offrez quinze cents francs ? demanda le préposé à la vente.

— Oui, monsieur.

— Adjugé !

Clarisse sanglotait encore ; Pierre-Paul s'était tu ; leur père n'interrogea personne, détacha son bandeau vert avec précaution, et reconnaissant enfin la généreuse élève de sa femme :

— Mlle Ismène de Lersant ! dit-il.

— Elle-même, aujourd'hui marquise de Pon-